

Biennale d'art sacré contemporain

SEPT CHEMINS

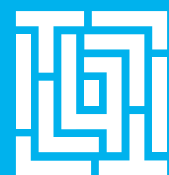


CATALOGUE
D'EXPOSITION
AUTUN 2017

SEPT CHEMINS



Biennale d'art sacré
contemporain



SEPT CHEMINS

Catalogue d'exposition
20/30 juillet 2017
Autun

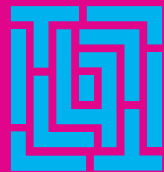
«Observe-toi toi-même,
et chaque fois que tu te trouves,
laisse-toi ;
il n'y a rien de mieux.»
Maître Eckhart

(...) avant toute distinction d'une forme et d'un contenu,
d'un signifiant et d'un signifié,
avant même le partage entre énonciation et énoncé
il y a le Dire inqualifiable.
Maurice Blanchot

Au début rien ne vient,
au milieu rien ne reste,
à la fin rien ne s'en va.
Milarépa

© Editions Chapelle des sept Dormants, Autun, 2017.
Photo de couverture : Chantal Giraud © Ferrante Ferranti.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, (2° et 3°a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Secret, sacré, surnuméraire

— Préface de Salah Stétié

Rilke parle, et c'est dans *La Neuvième Élégie*

*...Et comprendre ces choses qui vivent de s'en aller,
les comprendre pour les louer ;
périssables elles cherchent secours auprès de nous,
nous plus périssables encore. Elles attendent
que nous les changions en notre cœur invisible
– infiniment – en nous-mêmes !
Quelle que soit finalement notre nature*

*Terre, n'est-ce pas ceci que tu veux : renaître
en nous invisible ? N'est-ce pas ton rêve
d'être invisible une fois ? Terre ! Invisible !
Quoi donc, sinon le changement, ta plus pressante mission ?
Terre, aimée, je le veux.*

Il conclut :

*... Une existence surnuméraire
jaillit de mon cœur*

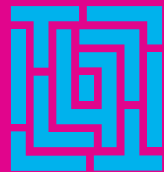
Citation, certes, un peu longue. Mais quoi ? C'est Rilke. Et il parle d'essentiel comme l'un des seuls il sait le faire : aussi faut-il apprendre à l'écouter.

De quoi parle ce grand poète, doublement enté sur ce qui en nous est dualité précisément : notre être extérieur qui est de l'ordre de la nature, autrement dit de la terre ; et notre être intérieur, "qui n'est pas tourné vers nous" et qui, semblable en cela à l'on ne sait quel essaim d'abeilles invisibles, sait transformer ce qui est de l'ordre du monde visible, et de l'éclat de la fleur qui se donne à butiner, en un miel invisible, réserve de soleil serais-je tenté d'écrire. Le secret de toute chose est dans le sacré qu'elle enferme et qui, nature ou surnature, lui est raison de vivre ; disons mieux : raison d'être. C'est cette raison d'être que le regard pourchasse autour de lui et qui, déjà, à un niveau premier (primaire, élémentaire), niveau comme de simple nomenclature, pose la question à tout instant avivée, ravivée, qui est celle qui mobilise – intelligence et sensibilité – Mallarmé : « Qu'est-ce que cela veut dire ? » Oui, que veulent dire les choses, les êtres, les personnes du seul point de vue de leur simple présence déjà, face à nous – ou bien en nous ? Tout artiste est un trouveur, tout poète est, selon son application ancienne, un trouvère. L'un et l'autre et tous ceux de leur parentèle sont des quêteurs de sens et le sens commence exactement là où il commence : par la proposition de sa forme qui lui est aussi matière, ligne, couleur, vibration lumineuse ou sonore, grain, projection et classification éventuelle dans le lieu métaphorique, rendez-vous énigmatique, voire mystérieux, de remémorations on ne sait d'où venues

et/ou d'intuitions créatrices. L'artiste – le créateur verbal aussi bien –, approche des objets de sa quête, ces dépôts de signes complémentaires ou contradictoires, en apprivoisant leur forme et en leur indiquant la place qui, selon lui, leur revient, dans la tapisserie cosmique qui peut n'être qu'un simple déroulement formel chez, notamment, ceux qu'obsède l'interprétation abstraite de l'univers, ce double-face, extérieur et intérieur. Le formalisme peut lui aussi s'aboucher avec le secret et rejoindre par un biais la réserve de sacré accumulée en nous, au profond de nos arcanes, par la masse d'inconscient qui sous-tend la conscience de chacun. Je considère Juan Miro comme l'un des dépositaires les plus affûtés de notre appareillage cosmique. Mais j'ai une émotion de même nature, quoique autrement ressentie, devant les chefs-d'œuvre du cubisme ou, mettons, la sorte de profusion ornementale et musicienne qu'obtient de son pinceau Kandinsky ou les Suprématistes russes, et d'autres abstraits, mon cher Claude Viallat par exemple, héritier de Matisse. Paul Klee dans certaines de ses merveilleuses algèbres. J'arrête là cette énumération un peu facile car mon dessein n'est nullement de faire un inventaire à la Prévert de quelques-uns de mes artistes. Sinon, je me serais consacré à raconter mes liens très personnels avec certains des créateurs de cette fort belle exposition rêvée, voulue, mise en scène par Jérôme Lequime en réponse à ce haut-lieu spirituel qu'est la Cathédrale d'Autun.

La création d'art, si même formelle, n'est pas que formelle. Elle est nourrie d'humain, c'est-à-dire d'inspiration spirituelle, ce qui est une tautologie. L'homme, et c'est le sens induit par chacun des mots par lesquels s'achève la IXe Élégie de Rilke, l'homme est une source et par lui la forme "rejaillit", il est un "cœur invisible" et qui veut que toute chose en lui et autour de lui, toute chose de "notre nature" (j'entends signifier "la Terre" mais aussi "le cœur" qui est le lieu – disons mieux : le laboratoire – où l'homme s'ouvre à l'invisible, c'est-à-dire à l'autre face du visible en qui celui-ci se prolonge, et s'ouvrant ainsi lui-même, permet à la Terre et à la totalité des signes qu'elle produit par la médiation de l'homme, du cœur de l'homme et de l'humain qui est la dimension de l'homme dans l'ici et dans l'ailleurs, de s'établir à leur tour dans l'invisible. C'est dès lors dans le cœur de l'homme le surgissement d'une "existence surnuméraire". Cette existence-là, "surnuméraire", en qui le nombre se rétracte dans la densité de l'unité, est celle en qui le sacré prend naissance et devient ce "jaillissement" dont il est parlé. « Il faut qu'il y ait dans le poème un nombre tel qu'il empêche de compter », écrit admirablement Paul Claudel dans Cent phrases pour éventails. ■

Salah Stétié



L'art, le sacré

└─ Entretien Marie-Pierre Subtil et Jérôme Lequime

Marie-Pierre Subtil : *Orfèvre, peintres, céramiste, calligraphe...*
Les artistes que vous avez choisi d'exposer à la Biennale d'art sacré contemporain d'Autun ont des pratiques différentes. Pourquoi avoir fait le choix de l'éclectisme ?

Jérôme Lequime : Sans doute le sacré ne se laisse-t-il pas enfermé dans une forme, dans un art, un geste ou un lieu. En ce sens, il est inassignable, excédant toujours toute tentative ou tentation de réduction, voire d'appropriation. Mais, d'évidence, le sacré, d'emblée, quelle que soit sa manifestation, nous intrigue, nous interpelle ou nous saisit. Pourquoi ? Probablement parce qu'il touche en nous cette part profonde, enfouie, insondable, - qui sait, la plus énigmatique et la plus secrète ? - celle qui nous relie à plus vaste que nous, celle qui nous fait nous sentir à l'unisson d'une autre dimension que la nôtre, proprement humaine, et ce, quelle que soit la nature de notre relation avec les mondes religieux, liturgique, symbolique ou mythique.

Ensuite, le sacré, on en fait l'expérience. De sorte qu'il appartient, notamment mais pas exclusivement, aux artistes, de nous le rendre palpable, tangible, sensible. En ce sens, on peut dire que l'homme résonne le sacré, au sens où Kandinsky le suggérait sans doute dans *Du spirituel* dans l'art et dans la peinture en particulier, quand, au tournant des années 1910-1911, au moment même où, peignant son premier tableau abstrait, il célébrait les noces de l'art et de la vie intérieure, indissociables, disait-il, d'une harmonie des couleurs qui seule réjouirait l'âme. Je crois que c'est bel et

bien de cette intériorité-là, toute d'intimité, de présence ou de retour à soi qu'il s'agit, dès lors qu'on parle d'art sacré. Oui, que le sacré confine au recueillement, c'est l'évidence. La preuve ? il arrive qu'en présence de lui, on fasse silence, qu'on ferme les yeux, qu'on se prosterne, s'agenouille ou qu'on embrasse le sol, tel Aliocha qui, dans *Les frères Karamazov*, à la mort de son starets, dans un geste d'abandon d'ordre mystique, cherchera à êtreindre la terre, le visage inondé de larmes. Allons plus loin : qui sait même si, parce que nu et dépouillé, l'art sacré ne serait pas lui-même, par un étrange effet de miroir, source du plus grand dépouillement ?

Etymologiquement, les mots hébreux qu'on peut traduire par « saint, sacré, sanctifier, consacrer » dérivent d'une même racine (QaDaSh) qui figure 152 fois dans le livre du Lévitique dont le chapitre 11 est entièrement dévolu aux prescriptions de la vie ordinaire, marquant la séparation entre deux domaines bien distincts. Comme souvent, de manière binaire, il y a, d'un côté, ce qui est autorisé et de l'autre, ce qui est interdit – ainsi du pur et de l'impur, du kascher et du non-kascher, du halal et du harâm, etc., selon ce qui est jugé licite ou illicite, autorisé ou proscrit. Il semble que cette distinction soit symboliquement et rituellement très ancienne, sinon première, quand bien même on la jugerait archaïque. Reste que ce jeu dialectique du dehors et du dedans – ou prééminence de la main droite sur la main gauche qui marque la séparation entre sacré et profane selon Robert Hertz - a puissamment contribué aux organi-

sations sociales, au savoir-vivre ensemble et ce, quels que soient les cultures, les croyances, les rites ou les coutumes. Cette limite est-elle étanche ou bien, au contraire, poreuse ? C'est toute la question du seuil, de la frontière – de l'infranchissable et de ce dont on s'affranchirait peut-être en la franchisant, - dont il s'agit, comme de celle, non moins cruciale, de la transgression ou de la profanation qui en découlerait.

Enfin, relevons au passage que *sacrum* en latin signifie coccyx, fondement, assise ou socle, comme s'il était ce sur quoi s'appuyer, s'adosser ou s'étayer ou sur lequel reposait, s'établissait voire s'enracinait, le fondamental – fondamental considéré comme organique. Autrement dit, qu'on dessine, peigne, sculpte, chante ou danse, c'est toujours la même quête de sens, la même geste, la même célébration, hymne ou louange, de l'amour de la vie – le même ardent désir d'étreinte nuptiale et d'union mystique.

MPS : *Cet éclectisme se manifeste dans l'origine et la religion des artistes exposés, du Japon au Liban, du soufisme au bouddhisme. Comment avez-vous réussi à composer une telle mosaïque ?*

JL : Mosaïque, c'est bien le mot adéquat. Quelle est la part de sacré dans nos vies ? Quel rôle lui attribue-t-on, dès lors qu'on adopte des gestes, des attitudes, lors de moments solennels de bénédiction, de remerciement ? Qu'en est-il de la vertu cathartique de certaines processions, vénéra-tions ou adorations, de certains de nos actes rituels ou cérémoniels liés à la naissance comme à la mort ou au deuil ? Comment ré-interpréter aujourd'hui avec la force qui convient la question fondamentale de l'aura telle que la po-sait hier Walter Benjamin dans L'Oeuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique (1936), - la valeur du culte d'un objet est inversement proportionnelle à son exposition : plus un objet est reproduit et diffusé, moins il est sacré ? Au nom de quoi Barthes, dans La Chambre claire, prétend-t-il qu'une photographie est inadorable ? Pourquoi, aux yeux de certains, le sacré cristallise-t-il sur lui ferveur et fascination ou, au contraire, exécution, horreur et mépris ? Qu'en est-il du fétichisme ? Qu'admire-t-on quand on admire ? A qui ap-partient-il de sacraliser ou de désacraliser – et selon quelle légitimité ou autorité ? Quelle serait la mission d'un art em-preint de piété ? Quelle relation la caricature entretient-elle avec l'humour, - on peut bien se moquer d'une image, la trouver drôle ou grotesque, et rire, après tout, mais com-ment faire en sorte que l'interdit biblique du Décalogue : « Tu ne te feras aucune image sculptée, rien qui ressemble à ce qui est dans les cieux, là-haut, ou sur la terre, ici-bas, ou dans les eaux, au-dessous de la terre » soit interprété selon l'esprit et non selon la lettre. Autant de questions.

Qu'on le veuille ou non, le sacré nous oriente : il est partout où l'homme vit, crée, prie, aime, tue - ou est tué. Planter un arbre, allumer un cierge, brûler de l'encens sont autant de gestes dont la portée symbolique dépasse l'aspect parfois bien prosaïque de notre condition. Et, bien qu'insaisissable, le sacré demeure présent sous des formes innombrables. De l'homo religiosus décrit par Mircea Eliade à l'homo symbolicus célébré par Cassirer, le sacré épouse l'infini – et lui rend grâce de ses constantes métamorphes. D'où ces strates et sédimentations qui jamais n'épuisent la roue des interprétations. Là où d'aucuns cherchent à tout prix à s'affranchir du sacré – il semble qu'aujourd'hui en France, ils soient légion -, sans doute appartient-il aux artistes de nous ré-initier, par leur création, à ce sacré universel, toujours-dé-jà récurrent, rémanent et immuable sinon éternel. Pour-quoi l'art sacré est-il, en Occident, le parent pauvre de l'art contemporain ? Témoins, ces œuvres, ici, évocation, sugges-tion ou émanation qui, chacune à leur manière, révèlent non seulement le sacré mais le ressuscitent en lui donnant, par le génie créateur de la forme et du fond, voix au chapitre. Avec pertinence, Régis Debray a récemment suggéré qu'on remplace le terme « sacré » par celui de « sacralité », avant de rappeler que le sacré se définit comme « ce qui légitime le sacrifice et interdit le sacrilège ». Cela n'est pas sans faire écho à la célèbre étude de Rudolf Otto, Du sacré - dont on oublie souvent le pédagogique sous-titre : Sur l'irration-nel des idées du divin et de leur relation au rationnel. Le « numineux », dit-il, consiste en l'ambivalence de la fascina-tion (mysterium fascinans) et de la crainte, voire de ce qui terrorise (mysterium tremedum). Le sacré aurait deux pôles et cette double polarité, parfois magnétique ou hypnotique, mais toujours à double tranchant, serait source de vives tensions. D'où son statut de medium, d'intermédiaire, de trait d'union entre l'ici-bas et l'au-delà.

A l'évidence la diversité des regards posés sur le sacré par certains artistes contemporains, dans la spécificité ou la sin-gularité qui est la leur, est source d'un inépuisable émerveil-lement propre à un certain esprit d'enfance. Mais, du sacré, nul détenteur, personne qui puisse se prévaloir d'en être le gardien ou le dépositaire exclusif. D'où notre désir, à travers cette biennale, d'offrir à des créateurs de venir nous aider à ré-interroger le sacré qui, loin d'être un lieu commun, demande toujours à être ré-exploré, réinterprété et initié à nouveau.

MPS : Certains de ces artistes, Etel Adnan et Alain Vernis par exemple, n'affichent pas de proximité avec une religion. En quoi leur art est-il sacré ?

JL : L'art est sérieux – et, bien qu'il apparaisse parfois léger, il ne doit jamais cependant être pris à la légère. La question de la relation entre sacré et religion est cruciale. A Autun, nous tentons de défendre un point de vue qui consiste à considérer l'art sacré comme la manifestation intime, ouverte et universelle d'une expression créatrice qui lie le créateur à sa création – j'insiste sur la dimension universelle ou universalisante qui pourrait même dans certains cas, - pensons à la transe -, avoir valeur cosmique. Que le sacré soit originel, nous l'avons dit, mais qu'en est-il aujourd'hui de son originalité ? Longtemps relégué au fond des sacristies, le sacré porte, en Occident chrétien, les stigmates, parfois douloureux, d'une histoire qui, grosso modo, depuis trois siècles, bataille autour de ce rapport entre profane et sacré – et dont il s'agit maintenant, sinon de dépoussiérer, en tout cas de ne pas en compromettre l'expression créatrice. L'art sacré est-il victime de l'Histoire ? Pourquoi est-il, en Occi-dent, tombé à ce point en disgrâce ? Pour quelles raisons est-il devenu suspect ? L'Histoire le dira. Reste qu'il appar-tient aux artistes de lui donner de revivre, de s'épanouir – et nous avec lui. Comment ? D'abord, en nous réconciliant avec lui, et peut-être même en nous incorporant, en tant que participant, - visiteur, auditeur, témoin -, à son essence même. Ainsi, rendus d'autant plus présent à nous-même que présent au monde, l'art sacré nous deviendrait réalité, tant charnellement que spirituellement. Car c'est bien là que sans doute s'opère la plus merveilleuse de ses voca-tions, celle de nourrir en l'homme sa double dimension. L'art sacré nous donne non pas tant d'avoir un corps que d'être un corps. Incarné et incarnant, en lui, le corps parle et s'exprime dans un langage qui, de manière fulgurante et instantanée ou bien à force de répétitions, lui devient familier comme son ombre. L'art sacré ramène l'homme à son humanité – à sa part de concret - en même temps que, loin des faux-semblants, il fait toucher du doigt le ciel peuplé d'étoiles. En lui, s'exauce le vœu d'une rencontre d'une intimité inouïe. A travers lui, se rassemblent le visible et l'in-visible, l'éphémère et l'éternel. L'art sacré révèle à l'homme sa profondeur.

On raconte qu'à peine vainqueur des Philistins, le prophète Samuel « prit une pierre et il l'appela du nom d'Eben-Ezer, en disant : Jusqu'ici l'Eternel nous a secourus. » (1 Samuel 7, 12). La pierre devint autel, donc lieu de sacrifice, - tous les monothéismes en sont, depuis lors, plus ou moins tribu-taires. Sans doute serait-il, à ce titre, intéressant de creuser la question du sens donné à des termes tels que « sanctua-risation » ou « ghettoisation » qui suggèrent, chacun à sa

manière, une ligne de démarcation entre des territoires, des clans, tribus, identités, rites, cultures au nom d'un sentiment d'appartenance aux allures le plus souvent indéterminées. C'est une fois encore toute la question de la frontière qui décidément ne lasse pas d'être. D'où la question essentielle du rapport entre sacré et sainteté. Là, les analyses d'Em-manuel Levinas sont, à maints égards, éclairantes : le sacré concerne les objets et les lieux, la sainteté, les hommes – on sanctifie une personne tandis qu'on sanctuarise un lieu.

Mais, l'art sacré, à quelles racines puise-t-il ? Quelles origines revendique-t-il ? A la faveur de quoi tient-il sa survie ? On ne peut probablement pas penser la nature de la relation entre l'art et le sacré sans recourir à celle du culte. Com-ment en effet célébrer le mystère – ou les Mystères - sans objets liturgiques ? Comment le sacré pourrait-il être exercé sans un art approprié, dédié à un usage, adapté à un rôle ou dévolu à une fonction particulièrement chargée de sens ? D'autre part, l'art sacré suppose-t-il que l'artiste créateur s'efface devant l'oeuvre ? Qu'en est-il de l'anonymat qui en-toure le monde des icônes dont certaines précisément sont dites, dans la tradition byzantine, achéiropoïètes, non faites de main d'homme ?

Enfin, plus prosaïquement, se pose la question légitime de la propriété des oeuvres d'art sacré et de leur commerce ? Comment ne pas entendre la contestation et la colère légi-time de membres de la communauté amérindienne lors de la vente à Paris, en mai 2016, de 443 objets parmi lesquels des masques de cérémonie considérés comme sacrés ? « Ce ne sont pas des oeuvres d'art, explique le gouverneur de la tribu Acoma, Kurt Riley, ce sont des pièces religieuses qui nous sont chères. Et quand elles partent, c'est comme si on nous enlevait une partie de nous-mêmes. »

MPS : Plusieurs des artistes exposés vivent retirés du monde et puisent leur inspiration dans le silence et la soli-tude. Est-ce la marque de l'art sacré ?

JL : Quelles sont les origines primitives de l'art sacré ? Initiatiques ? Prophétiques ? Thérapeutiques ? Pensons aux ex-voto retrouvés au fond de nombreuses sources, au caractère propitiatoire de certains cultes, aux viatiques, aux prières et incantations lors de certaines cérémonies funéraires ou bien aux figures rupestres de certaines grottes préhistoriques. Et comment interpréter le geste qui consiste, aujourd'hui comme hier, à accrocher aux branches de l'arbre à vœux à proximité de la caverne des Sept Dormants à Ephèse, des rubans sur lesquels on a soigneusement écrit des paroles à l'optatif, entre supersti-tion, piété et dévotion populaire ? Reste que s'il y a un art d'incantation proprement divinatoire, sinon expiatoire, qui

emprunte au sacré ses chemins de traverse, celui-ci ne saurait toutefois jamais frayer ou se compromettre avec les enchantements ou envoûtements propres à la magie sinon à démontrer que la magie elle-même fait partie du sacré. Ici ou là, cet art sacralisant, si on y prête l'oreille, on en décèle les pulsations, les déhiscences ou les ramifications. Par le climat qu'il instaure, le sacré rayonne d'énergies positives. Et qu'il intimide, intime le respect ou rende joyeux, force est de constater qu'on y communie : il nous imprègne comme on s'en imprègne. Que serait l'histoire de l'art occidental sans ses halos, nimbes et auréoles, cercles irradiants qui, tous, figurent l'aura de celles et ceux qui, bien que disparus, n'en finissent pas de susciter des traces, des souvenirs, des présences d'absence ? Et qui sait si l'art sacré ne serait pas un art de la réminiscence, celle d'un passé « effroyablement ancien » selon les mots de Blanchot ? N'empêche, n'appartient-il pas aux artistes, à défaut de créer ou d'enfanter le sacré, d'engendrer du sacré, ne fût-ce qu'en tâtonnant ? Mais oui, l'art sacré fait son herbier du silence – et de la profonde solitude, son ermitage.

MPS : Dans l'actualité de ces dernières années, marquée par des attentats, un climat d'insécurité et la montée de l'intolérance, religion et violence vont de paire. En créant un festival d'art sacré, entendez-vous lutter contre cet amalgame ?

JL : Oui, c'est vrai, l'actualité nous a rattrapés de plein fouet : pour un certain nombre de ses détracteurs, l'art sacré aurait à voir avec la peur, mais, hélas ! malgré lui et à ses dépens. Là où, intrinsèquement, il est convergence, il arrive qu'il soit interprété comme source de divergences, voire de conflits. Incompris, le sacré fait des ravages et génère du sacrilège, de l'offense, de l'idolâtrie, du blasphème. N'oublions pas que Socrate et le Christ ont été, l'un comme l'autre, condamnés au nom d'une soi-disante impiété – quand bien même, lors de son premier discours dans Phèdre, Socrate se voile parce qu'il considère sacrilège de parler contre l'amour. Rappelons-nous aussi qu'en guise de châtiment pour son crime jugé odieux les habitants de Delphes auraient interdit que soit jamais prononcé le nom d'Erostrate qui venait de détruire le temple sacré d'Artémis. En France, la condamnation du Chevalier de La Barre, âgé de 19 ans, - laquelle ulcéra Voltaire -, fut suivie, le 28 février 1766, de sa décapitation et son cadavre brûlé, au motif de profanation, « impiété, blasphèmes, sacrilèges exécrables et abominables », preuve que des raccourcis sont parfois source de dramatisations funestes.

De fait, l'actualité récente nous oblige à devoir reconsidérer avec toute l'acuité requise les conditions de la re-présenta-

tion – c'est-à-dire au sens propre de « rendre présent » - du divin. D'où la question essentielle du profane, du séculier – et du phénomène fondamental de sécularisation qui lui est intrinsèquement liée comme l'envers de la même médaille. Une société, toute républicaine et laïque qu'elle soit ou se rêve d'être, peut-elle s'exonérer de la question du sacré ? Jadis le transfert opéré par le christianisme du culte des idoles à celui des icônes dont Byzance a été le théâtre au moment de la querelle iconoclaste du VIII^e s., « guerre des Images », s'est fait aux forceps, en pleine période d'Islam naissant, fort de son a-niconisme intransigeant. Aujourd'hui, le sacré est devenu un enjeu de société, sinon pour certains, de civilisation. Qu'on en appelle à lui, qu'on le revendique ou qu'on cherche à lui tordre résolument le cou, il est jugé suspect quand il n'est pas pris en otage. Récréé, réprouvé ou adulé, vilipendé ou encensé, le sacré est objet de constantes tentatives de manipulation. Que penser de « Piss Christ », photographie de l'artiste américain Andres Serrano, réalisée en 1987, sulfureuse mais dont le principal mérite, en dépit de l'émoi qu'elle aura occasionné, aura offert de re-penser encore et toujours la place du sacré dans l'art ? Dans ses vidéos *The Greeting* (1995) icônisant la Visitation, dans *The Messenger* comme dans nombre de ses oeuvres, Bill Viola n'invite-t-il pas à reconsidérer toujours et encore la figuration du divin ? Au nom de quoi et selon quels motifs la première œuvre d'art réalisée dans l'espace par Thomas Pesquet, de concert avec l'artiste Kac, pourrait-elle légitimement être considérée comme sacrée ? Ici comme ailleurs, l'art sacré serait d'abord et avant-tout art de la suggestion. Et, à ce titre, nul doute que celui-ci serait davantage un cheminement qu'un chemin, un itinéraire plutôt qu'une destination en soi. C'est peut-être tout le sens du mot liturgie qu'il conviendrait sans doute de repenser - ou de réinventer à dessein – à l'aune de l'intention, phénoménologiquement parlant. Et si, finalement, avec la discrétion propre à tout ce qui advient d'essentiel et de décisif, l'art sacré pansait l'outrage, lavait de la souillure, rendait la profanation exécrable, caduque ? Si, en fin de compte, l'art sacré, par nature inspirant parce qu'inspiré, orientant parce qu'orienté, participait à cette sorte d'état de grâce lié à la beauté que certains appellent le salut ? ■

Marie-Pierre Subtil est rédactrice en chef de la revue 6Mois, Jérôme Lequime, commissaire d'exposition de la Biennale d'art sacré contemporain Sept Chemins.